

<http://divergences.be/spip.php?article4258>



La Conférence des femmes du Reich à Düsseldorf

- Archives - Textes critiques - « La flamme brûle encore » - Chapitre 8 « Les associations anarchistes féminines sont-elles nécessaires ? » ou « Dans quelle mesure l'anarchie est-elle féminine ? » -



Publication date: vendredi 18 juillet 2025

Copyright © Divergences Revue libertaire en ligne - Tous droits réservés

L'idée d'associations féminines indépendantes semblait initialement porter ses fruits. En 1920/21, des associations syndicalistes de femmes (SFB) virent le jour dans de nombreuses villes. Elles ne comptaient certes pas beaucoup de membres, mais pouvaient compter sur un engagement local fort de la part de certaines femmes. En 1921, alors que le jeune mouvement anarcho-syndicaliste était encore marqué par un certain optimisme et une différenciation organisationnelle, la « 1ère conférence nationale des associations syndicalistes de femmes » eut lieu le 15 octobre à Düsseldorf, juste avant le 13e congrès de la FAUD. Les groupes locaux suivants étaient représentés à cette conférence : Conférence nationale des associations syndicalistes féminines » a eu lieu à Düsseldorf, juste avant le 13e congrès de la FAUD.

Les groupes locaux suivants de la région rhénane et bergische étaient représentés à cette conférence :

Düsseldorf (sans indication du nombre de membres)

Mülheim/Ruhr 55 femmes

Friemersheim 21 femmes

Duisburg 20 femmes

Wiesdorf (sans indication du nombre de membres)

Essen (sans indication du nombre de membres)

Krefeld (sans indication du nombre de membres)

Bochum (sans indication du nombre de membres)

Les groupes rhénans étaient surreprésentés, car « toute une série d'associations féminines du nord et du sud de l'Allemagne n'avaient pas pu envoyer de représentantes en raison des frais élevés ». Outre les groupes mentionnés, des femmes de Berlin (3 associations féminines comptant 208, 104 et 26 membres), Stettin, Erfurt et Schweinfurt étaient également représentées.

[http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L400xH263/syndikalistischer_frauenbund-643fe.jpg]

Berlin

L'absence de femmes d'Elberfeld et des villes westphaliennes, qui n'avaient pourtant pas un long trajet à parcourir, pourrait signifier qu'il n'existait pas (encore) d'associations féminines dans cette région. À Elberfeld, rien de tel n'est connu pendant toute la période anarcho-syndicaliste – les associations féminines de Dortmund, Hörde, Mengede, Wattenscheid, Bergkamen, Husen, Witten et Dülken n'ont été fondées qu'en 1923/24. (26) Lors de cette conférence, le nombre de membres dans tout le Reich a été estimé « actuellement à environ 1 000 ». (27)

La représentante d'Essen mérite ici une mention particulière. Il s'agissait de la tisserande Traudchen Berendonk qui, après son mariage avec l'ouvrier Johann Caspers de Süchteln, devint sous le nom de Traudchen Caspers la principale syndicaliste anarcho-syndicaliste et féministe de la région.

Les différents groupes rhénans ont fait état des activités suivantes des associations féminines : engagement en faveur de l'« école libre », groupes d'enfants, spectacles de contes et jeux pour enfants, entraide en cas de maladie, éducation sexuelle et discussion sur la grève des naissances comme forme de lutte féminine contre la misère dans les familles prolétaires et pour ne pas fournir au système de la « chair à canon » pour la prochaine guerre.

La camarade Baumbach rapporte que le groupe de Wiesdorf s'efforce principalement de mettre en place une entraide en cas de maladie, d'accouchement et de soins postnataux. Dans ces cas, les membres de l'association prennent en charge le ménage et les enfants. La camarade appelle toutes les femmes à gagner la sympathie des femmes ouvrières par des actions concrètes, avec amour et patience. (28)

Seulement deux semaines après la conférence, le 28 octobre 1921, on rapporte une manifestation de la SFB

La Conférence des femmes du Reich à Düsseldorf

Wiesdorf sur le thème « La grève des naissances comme levier culturel » ;(29) le groupe Friemersheim a suivi avec le même thème le 4 novembre 1921.(30)

La déléguée de Düsseldorf, Henriette Wörndl, rendit compte lors de la conférence du Reich des grandes difficultés rencontrées par l'association locale des femmes et « se plaignit en particulier de ne pas recevoir un soutien suffisant de la part de la bourse du travail ».(31)

La conférence des femmes adopta une résolution à l'intention du 13e congrès de la FAUD, qui montre comment les femmes percevaient à cette époque la relation entre les syndicats syndicalistes et les associations féminines. Les femmes anarcho-syndicalistes étaient unanimes pour affirmer que « les femmes et les jeunes filles actives dans le secteur industriel [...] doivent être gagnées à la cause des organisations syndicalistes afin de pouvoir, grâce à leur collaboration au sein des syndicats, devenir des combattantes de la classe ouvrière et des socialistes ».

La résolution poursuit : *Mais les femmes et les filles des syndicalistes qui ne sont pas salariées doivent également être gagnées à la cause du syndicalisme. Le 13e congrès engage donc à nouveau tous les camarades à créer des associations syndicalistes féminines dans toutes les localités...*

L'ajout suivant, qui prévoyait la participation des syndicalistes aux associations féminines, montre à quel point l'idée d'une organisation féminine « véritable » et distincte était déjà présente :

Les femmes membres des syndicats de la FAUD doivent être admises dans les associations féminines sans cotisation particulière, tandis que les femmes et les filles qui n'exercent pas d'activité professionnelle doivent verser une cotisation mensuelle minimale de 1 mark.

La création d'un journal féminin propre a été rejetée comme « prématurée », mais une fédération nationale des associations féminines a été fondée. Le représentant de la GK berlinoise, Hans Winkler, a déclaré lors de cette conférence :

..à quel point les hommes et les femmes sont différents et combien il est difficile pour les deux sexes de se comprendre pour cette raison. On ne peut donc jamais parler d'une égalité totale ni exiger d'une femme qu'elle accomplisse exactement les mêmes tâches qu'un homme. La maternité absorbe déjà les forces les plus importantes de la femme. Le mouvement féministe bourgeois a échoué parce que, d'une part, il s'est épuisé dans la revendication du droit de vote..., mais aussi parce qu'elle a transformé les femmes en hommes. Un véritable mouvement féministe doit tenir compte des dispositions particulières de la femme.

Après cette mise au point, Winkler a déclaré que « la tâche principale de la femme était « de faire comprendre aux hommes que le travail domestique et éducatif de la femme en tant que mère doit être considéré comme équivalent au travail rémunéré de l'homme ».

Au nom de la commission des affaires, il donna toutefois son « feu vert » aux associations féminines autonomes en soulignant :

« Les tentatives manifestées à plusieurs reprises pour abolir les associations féminines sont rejetées. L'idée d'intégrer les femmes sans activité professionnelle dans les associations professionnelles est irréalisable. De plus, les intérêts particuliers des femmes ne peuvent être représentés que par les associations féminines elles-mêmes. »
(32)

Des opinions similaires ainsi que la résolution de la conférence des femmes s'imposèrent lors du 13e congrès de la FAUD. Pour l'instant, l'autonomie des femmes semblait avoir remporté la victoire.

L'Union syndicale des femmes Les unions de femmes sont-elles nécessaires ?

Au cours des années suivantes, un vif débat s'est engagé sur les unions de femmes, au cours duquel de nombreux hommes anarcho-syndicalistes ont exprimé leur mépris et leur rejet craintif à l'égard des femmes, tandis que du côté des femmes, l'idée antipatriarcale et féministe a pris de l'importance par rapport aux tâches précédentes de la SFB.

<http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L293xH400/millywitkop-749x1024-cdb8c.jpg>

Milly Wittkop/Rocker

Commençons par ces tâches. Elles ont été résumées par Milly Wittkop-Rocker après la conférence de Düsseldorf dans une brochure intitulée « *Que veut l'Union syndicale féminine ?* ». Au début, l'accent était mis sur la lutte dans le système éducatif, avec l'idée anarcho-syndicaliste fondamentale de « *soutenir toute tentative visant à arracher à l'État et à l'Église le monopole de l'éducation* ». Ensuite, l'accent était mis ici aussi sur la situation commune avec les hommes prolétaires et la femme était d'abord considérée comme « *compagne de vie, ... compagne de lutte et camarade de conviction* » de l'homme. Jusqu'à la définition de la femme comme « soutien efficace » de la grève des hommes, tout ressemblait à l'ancien discours social-démocrate.

Cependant, ce qui était dit sur le rôle de la femme en tant que « consommatrice armée du boycott » constituait déjà une variante féminine de l'anarcho-syndicalisme :

[<http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L286xH397/md4909284520-984a4.jpg>]

Que veut l'Union syndicale féminine ?

La grève s'avère de toute façon de plus en plus un moyen insuffisant, qui, à travers tout le développement économique de notre époque, pousse de toutes ses forces vers une union des producteurs et des consommateurs, dans laquelle la femme est appelée à jouer un grand rôle... La situation actuelle exige des méthodes tout à fait différentes dans la lutte quotidienne et la lutte contre les prix usuraires insupportables devrait jouer à l'avenir un rôle plus important que l'augmentation constante des salaires, qui devient généralement illusoire dès le lendemain en raison de nouvelles hausses de prix.

On ne sait pas si la forme de lutte que constitue le boycott de la consommation, généralement plus difficile à organiser que les grèves dans les entreprises ou interentreprises, a été pratiquée dans le milieu des anarcho-syndicalistes rhénans et bergais. Cela semble exclu pour les quelques femmes qui étaient organisées ici. Mme Rocker s'intéresse ensuite aux hommes (et aux femmes) qui ont exprimé leur résignation :

Oui, si seulement les femmes réfléchissaient ! ... Je pense que les femmes réfléchissent trop... Mais toutes leurs pensées tournent sans cesse autour des détails les plus insignifiants, de sorte que leur cerveau s'épuise et s'épuise... Je parle bien sûr des femmes de la classe ouvrière. La femme au foyer prolétarienne devient un automate par sa polyvalence, ce qui correspond à la « dégradation en automate » de l'ouvrier par la soi-disant division du travail...

Le SFB exigeait donc la reconnaissance à part entière du travail des femmes au foyer et la « limitation du temps de travail des femmes dans les tâches ménagères ». Cela allait à l'encontre de l'État et de la constitution économique, dans laquelle le travail des femmes au foyer n'était (et n'est toujours) pas reconnu, par exemple en matière de droits

à la retraite, mais aussi à l'encontre des hommes.

La conclusion de ce document programmatique du SFB contient des propositions pour différentes activités féminines, telles que

â€” la création de « clubs de femmes ». Contrairement aux organisations masculines, il a été veillé pour la première fois à ce que ces clubs soient « agréables et aménagés avec goût », « où les camarades puissent se retrouver à tout moment pour lire ou discuter de questions importantes, et où elles puissent si nécessaire amener leurs enfants ».

â€” Efforts d'entraide en cas de maladie

â€” Groupes de promotion des intérêts artistiques

â€” Création de ménages communs dans des « maisons à cuisine commune ». (33)

Outre ces domaines d'activité féminine, les femmes anarcho-syndicalistes ont également mené une lutte publique contre l'homme en tant que tel entre 1921 et 1923. Ainsi, une femme écrivait dans « Schöpfung » (Création), immédiatement après avoir réclamé une grève absolue des naissances (« *Ne mettez plus d'enfants au monde pour l'instant !* ») :

Je n'ai pas le temps de répondre aux exigences de mon mari et d'accomplir les tâches ménagères quotidiennes.

Elle réclame la normalisation des relations entre les sexes vivant séparément :

J'aimais mon mari exactement comme maintenant, alors que je vivais séparée de lui. Je ferais tout si j'avais besoin de lui. Il pourrait très bien se remarier, je lui souhaite le meilleur, mais seulement s'il est libre ! Je suis convaincue que la femme de l'avenir vivra séparée de l'homme. (34)

[<http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L286xH283/emmagoldman-40f68.jpg>]

Emma Goldman

[<http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L293xH400/muhsam-9b7d0.jpg>]

Erich Mühsam

En réponse à cela, une autre « *camarade de lutte* » voyait dans le mariage un « *enchaînement des sexes* » – une idée répandue parmi les anarcho-syndicalistes d'Emma Goldman et Erich Mühsam – et poursuivait :

Si seulement les hommes avaient au moins du respect pour chaque femme qui lutte intellectuellement. Mais ces hommes, même s'ils ont une carte du parti bien rouge dans leur poche, ne sont rien d'autre que des exploiters et des esclavagistes. Ils ne respectent pas la particularité de l'âme de la femme qui lutte pour s'épanouir... Et maintenant, vous, les hommes qui voulez être socialistes, soyez aussi socialistes envers vos femmes, ne soyez pas des violeurs. (35)

D'autres femmes, qui se distançaient de l'idée d'une grève absolue des naissances parce qu'elles voulaient avoir des enfants, défendaient l'idée de l'éducation des enfants par les femmes seules ou, comme cela était rarement réalisable économiquement pour les femmes prolétaires, d'une maternité commune basée sur l'entraide *féminine*. Elles reprenaient entre autres l'idée de « *colonie de mères* », telle que rapportée par Aimée Köster dans deux cas à Berlin, où des femmes pratiquaient cela « ces dernières années ». (36)

Ces colonies de mères peuvent être considérées comme les précurseurs des communautés féminines ou des centres pour femmes d'aujourd'hui â€” à l'époque déjà, les hommes n'y avaient pas accès. Une femme écrivait à ce sujet dans le magazine Schöpfung :

Il existe aujourd'hui des femmes qui n'ont pas l'intention de demander l'aide d'autrui pour élever leurs enfants, qui n'ont même pas besoin d'un conjoint pour élever un enfant. Un mouvement de mères célibataires s'est formé.... et ces femmes sont les plus audacieuses et les plus libres... Mais toutes les femmes qui sont mères avec ferveur, amour et conviction, pour autant qu'elles aient l'esprit libre, éprouvent en secret une rancœur profonde d'avoir besoin, pour devenir mères, d'un mari et d'un pourvoyeur, d'un maître et d'un chef de famille. (37)

[http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L281xH350/csm_die_schaffende_frau_6._jahrgang_63__heft__1925_0d08ad7ea4-8cf7b.webp]

C'est peut-être aussi ce genre de positions qui, bien que beaucoup plus minoritaires que les revendications du SFB, ont mobilisé de nombreux anarcho-syndicalistes masculins en 1923 et 1924.

Malgré la reconnaissance des associations féminines par le 13e congrès de la FAUD, les hommes ont lancé une campagne publique de lettres ouvertes dans « Syndicaliste » contre l'autonomie des femmes, qui, par sa virulence et son ampleur, surpassait encore les luttes contre les revendications des jeunes anarcho-syndicalistes et des colons. Il semble que cette campagne, associée au « sabotage » pratique de l'organisation des femmes par le comportement quotidien des hommes, ait mis fin aux groupes de femmes, déjà faibles, au plus tard en 1927. Le désintérêt des femmes éloignées a sans doute fait le reste : il est frappant de constater que, chez les anarcho-syndicalistes masculins et féminins, on ne parle généralement que des « femmes, sœurs et filles ». Il n'était pas réaliste d'envisager une expansion au-delà de ces cercles. Le déclin général de l'ensemble du mouvement a également joué un rôle ici, tant pour l'étroitesse d'esprit des hommes que pour les échecs organisationnels des femmes.

Cette campagne fut lancée précisément par l'anarcho-syndicaliste de Düsseldorf qui, en 1922 encore, avait appelé les femmes à la « *rébellion ouverte* » contre les hommes qui « *face à leur femme.... leur position de domination masculine, souvent jusqu'à recourir à la violence brutale* » (38).

Sous le même pseudonyme, cet « Espero » posait désormais la question suivante : « **Les unions syndicalistes féminines sont-elles nécessaires ?** » Lui qui, selon ses propres termes, avait au départ consacré « *toute son énergie, en paroles et par écrit* » à la construction de la SFB, s'était soudain demandé comment notre organisation avait pu commettre l'erreur de créer des organisations féminines séparées, instaurant ainsi une nouvelle classe et un dualisme.... .

Il comparait cela de manière très « *imaginative* » à l'ancienne séparation des sexes dans les écoles confessionnelles et réduisait le problème à une question financière, fixant ainsi tacitement des priorités :

Carte de membre ? Eh bien, les femmes qui exercent une profession industrielle appartiennent à l'organisation en tant que membres cotisantes et ont... les mêmes droits que les hommes. Les femmes au foyer et les filles ou sœurs qui n'exercent pas d'activité professionnelle sont liées à nous par une idée commune et ne tireront probablement aucun droit de cette communauté d'idées, car notre organisation n'est finalement pas une institution d'assurance...

Pour « étayer » son scepticisme à l'égard des associations féminines, « Espero » a souligné « *qu'ici, à Düsseldorf, par exemple, l'association féminine a été reconstruite trois fois et qu'elle est aujourd'hui à nouveau en ruine* ». (39)

Sa question : « *Les associations syndicales féminines sont-elles nécessaires ?* » a été « *catégoriquement rejetée* » par l'anarcho-syndicaliste Heinrich Rebscher, de Duisbourg.

Rebscher semblait argumenter en faveur de l'émancipation des femmes par rapport aux hommes, mais il renvoyait les femmes à elles-mêmes seules, lorsqu'il écrivait :

Le premier pas vers la libération des femmes doit être fait dans la chambre à coucher et non dans des organisations indépendantes. La femme qui ne sait pas s'opposer librement à son mari à la maison ne l'apprendra pas non plus par le biais d'une organisation.(40)

La Conférence des femmes du Reich à Düsseldorf

Quelques semaines auparavant, Rebscher s'était exprimé de manière encore plus ouverte dans le sens de l'ancien antiféminisme dans le « *Syndikalist* » :

La main-d'œuvre féminine n'a pas sa place dans les usines et les bureaux, c'est une question de nature... Les pères de famille sensés ne devraient pas envoyer les femmes de leur famille à l'exploitation, mais les garder à la maison afin qu'au moins les hommes sans emploi puissent occuper leur place. Et ses mots suivants sont pleins d'arrogance masculine, mais aussi de peur et d'amertume du révolutionnaire « émasculé » qui a été privé de son champ d'action :

Il existe pourtant des familles où la femme et la fille travaillent, tandis que l'homme reste à la maison pour faire la cuisine et la lessive, car il ne trouve plus de travail. Peut-être était-il trop radical et trop cohérent dans sa position d'esclave salarié, ou peut-être a-t-il été remplacé par une main-d'œuvre féminine. Quoi qu'il en soit, certains travailleurs organisés et utiles sont mis hors jeu.

(41)

La femme ne semble pas avoir été aussi « **utile** » – ou seulement à d'autres fins.

[http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L400xH177/der_syndikalist-25cae.png]

Dans les réactions publiques furieuses des femmes anarcho-syndicalistes, ce sont à nouveau les représentantes des groupes rhénans qui ont écrit les lettres de lectrices dans le « *Syndikalist* », notamment Traudchen Caspers (Süchteln et « Franziska » Krischer (Duisburg). Toutes deux ont répondu à l'accusation masculine selon laquelle les associations féminines n'avaient « *pas fait leurs preuves* » en substance de la même manière :

Où sont donc les organisations masculines qui ont jusqu'à présent rempli leur mission ? N'y en a-t-il pas aussi beaucoup qui végètent ? ... Si les femmes connaissent maintenant le même sort que les hommes, cela est tout à fait excusable, car les femmes commencent seulement à s'organiser, alors que les hommes connaissent l'école de l'organisation depuis déjà 60 à 80 ans. (42)

Traudchen Caspers ajouta à cette évaluation de Franziska dans son article correspondant :

Si nous étions organisées dans nos associations féminines aussi longtemps que les hommes et que nous n'en faisons pas plus, alors vous aurez le droit de nous critiquer. Mais je crois que lorsque les femmes auront compris ce qui est nécessaire, elles seront plus tenaces et plus dévouées que les hommes, car cela est dans la nature même de la femme.

(43)

Toutes deux formulaient également des idées féministes qui n'étaient pas encore apparues lors de la *Conférence des femmes du Reich* à Düsseldorf. Ainsi, Franziska écrivait :

Nous arrivons maintenant à la raison principale pour laquelle les associations féminines sont une nécessité. Espero écrit très justement à un endroit : L'organisation et l'esprit des femmes est le résultat de plusieurs siècles d'esclavage. Nous devons approfondir cette idée. Mais qui est esclave ? Les femmes, bien sûr, tout comme les hommes, à cause des conditions capitalistes. Mais ce n'est pas ce que veut dire Espero, car alors les hommes devraient être tout aussi retardés intellectuellement. Outre ces conditions sociales, elle est également asservie d'une autre manière par l'homme !

Il se peut que cela soit en partie dû aux relations de propriété, mais cela ne signifie pas pour autant¹ que cette subordination morale entre les hommes, la morale masculine, disparaisse d'elle-même lorsque les conditions sociales changent. La meilleure preuve en est le fait que même parmi les ouvriers sans propriété, cette morale masculine existe. Ou bien Espero veut-il contester que c'est le cas dans nos propres rangs ?

À quoi faut-il alors attribuer le fait que les hommes n'ont pas fait entrer leurs femmes dans les associations ? Nous avons entendu maintes fois que les Minneurs empêchent les femmes d'assister aux réunions. Même nos camarades considèrent encore généralement leurs femmes comme des femmes au foyer dociles et obéissantes Objets d'amour.

Il n'est pas question d'une égalité de traitement . Les Minneurs ont peur que les femmes se mettent elles aussi à courir les réunions, qu'elles fassent la même chose qu'eux.

Cette situation est logique et compréhensible.

Premièrement, les hommes ne se rendent pas compte du tort qu'ils commettent, ils croient même agir correctement !

Deuxièmement, ils peuvent comprendre la femme, avec sa mentalité si différente, beaucoup moins que deux êtres humains peuvent se comprendre. ;er begreifen, als sich sonst zwei Menschen begreifen können. C'est pourquoi les hommes ne sont pas du tout en mesure de changer l'état actuel d'inégalité des droits entre les deux sexes dans tous les domaines, même s'ils étaient des anges, ce qu'ils ne sont pas, mais des égoïstes à la peau rude. C'est un fait que jamais dans l'histoire une classe dominante ou privilégiée n'a volontairement renoncé à ses privilèges.

Tout autant, les hommes n'accorderont jamais volontairement ou de leur propre initiative l'égalité des droits aux femmes ! C'est aux femmes elles-mêmes de la conquérir ! Tout aussi vrai que l'affirmation « La libération des travailleurs ne peut être que l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ! » est l'affirmation similaire « La libération des femmes ne peut être que l'œuvre des femmes elles-mêmes ! ». La libération des femmes ne peut être que l'œuvre des femmes elles-mêmes ! »

Soit les femmes s'engagent dans cette voie, soit elles ne seront jamais libres ! Mais recommander aux femmes de mener cette lutte pour leur libération dans le cadre d'une organisation commune aux hommes, c'est comme recommander aux ouvriers de mener leur lutte pour leur libération dans le cadre d'une organisation commune aux entrepreneurs.

Mais le mouvement dans son ensemble a également tout intérêt à ce que les femmes se libèrent de conditions inégales et injustes, car sans elles, aucune société libre ne pourrait exister. Ce droit est impossible d'être juste pour quelques-uns, il doit être accordé à tous ou à personne.

La société libre ne pourrait pas exister si les femmes n'avaient pas entre-temps conquis l'égalité des droits. C'est pour cette raison que l'ensemble du mouvement s'engage en faveur de la création d'associations féminines particulières ! Cela ne crée pas une nouvelle classe ou un dualisme, car l'injustice des femmes dominées par les hommes existe déjà. Cela reviendrait à vouloir empêcher les femmes d'emprunter la seule voie possible vers leur libération. • Il n'y a donc pas de dualisme, car il est juste de reconnaître le travail

important et pénible de la femme au foyer comme une activité professionnelle à part entière. En ce sens, les femmes au foyer ne font rien d'autre en formant des associations que ce que font les ouvriers ou les bûcherons lorsqu'ils adhèrent à leur organisation professionnelle ou industrielle. Ce n'est que dans ce sens que les femmes ont leur place dans notre mouvement social.

Voilà pour aujourd'hui, afin de ne pas allonger davantage cet article ! Juste une chose encore pour finir, à l'adresse des Milans : qu'ils se gardent bien de faire des propositions pour la constitution des associations ! Cela reviendrait à dire que les associations elles-mêmes (Cette procédure sent déjà fortement la tutelle et les Fretan ne vont pas se laisser faire plus longtemps !

Franziska Krischer

Ici, l'idée syndicaliste était liée à son extension aux femmes au foyer prolétaires, etc. et au féminisme. Si Franziska parlait du rôle des femmes comme « *objets d'amour dociles* », Traudchen Caspers parlait de « *machines à enfanter* ». Chez toutes deux, l'aspect féministe de leur argumentation ne se dissolvait pas dans l'aspect syndicaliste. Traudchen Caspers s'exprima ainsi lors du 15e congrès de la FAUD :

Nous faisons sans cesse l'expérience que les hommes, même dans notre mouvement, ne considèrent les femmes que comme des esclaves, des servantes et des machines à enfanter, et non comme des êtres humains et des camarades... Si nous repoussons les femmes, elles deviendront le bastion de la réaction... et même le meilleur révolutionnaire finira par être démoralisé par cette résistance domestique permanente. Les femmes doivent rester indépendantes, car dans de nombreux domaines, seules des associations féminines spéciales peuvent les rallier.

(45)

C'était en 1925 – une fois de plus, le congrès adopta une résolution qui reconnaissait sur le papier la « *nécessité d'associations féminines indépendantes* », mais cela ne suscita pas davantage l'intérêt des femmes non encore organisées et ne changea pas fondamentalement le point de vue des anarcho-syndicalistes masculins. Les associations féminines existantes dans la région rhénane et westphalienne n'ont probablement plus mené qu'une existence marginale dans certaines villes.

On ne sait rien de leur sort ultérieur ; elles semblent s'être dissoutes à partir de 1926. Il ne restait plus que quelques anarcho-syndicalistes engagées qui, dans le supplément féminin du « *Syndikalist* » qui continuait à paraître, , appelant sporadiquement les femmes à s'organiser, le plus souvent Traudchen Caspers.

Outre leur « *nature courageuse* » (46), c'est sans doute surtout leur ancrage syndical et professionnel qui imposait le respect aux hommes. On ne sait pas dans quelle entreprise textile elle travaillait à Süchteln, mais on rapporte qu'elle a été « *membre du comité d'entreprise pendant des années* » (47). L'Union allemande des travailleurs du textile, le syndicat concurrent bien plus important des fédérations anarcho-syndicalistes des travailleurs du textile, mentionne dans ses statistiques de 1925 que l'ensemble du « Gau Barmen » comptait « *3 déléguées syndicales syndicalistes* ». (Le « Gau Barmen » s'étendait de Barmen à la Basse-Rhénanie, y compris Krefeld, Süchteln et Dülken).

Selon cette source, il y avait encore une déléguée syndicaliste entre 1928 et 1930, qui pourrait être Traudchen Caspers. Il convient également de mentionner ici l'appel « *Lohnarbeit der Frau* » (Le travail salarié des femmes), paru dans le supplément « *Frauenbund* » du journal « *Syndikalist* » en avril 1929. À en juger par les exemples cités, il s'adresse principalement aux ouvrières de l'industrie textile. Signé par « *une camarade* », il a très probablement été rédigé par Traudchen Caspers, à en juger par le style et l'argumentation. Il est reproduit ici non seulement pour son langage enflammé, mais aussi parce qu'il constitue un document unique sur le lien entre les idées syndicalistes, féministes, libres-penseuses et antifascistes.

Toutefois, l'auteure met également en garde contre une simple lutte des sexes, critiquant en particulier les « *prolétaires* » qui « *croient devoir combattre leur femme, qui ne vendent leur force de travail que par nécessité* ». Il est remarquable de constater à quel point l'auteure avait une vision claire du national-socialisme et de ses liens avec d'autres courants conservateurs de l'époque.

[http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L258xH350/l_amour_libre-69eb2.jpg]

L'amour libre

On ne connaît que fragmentairement le destin de Traudchen Caspers : elle a vécu des relations « d'amour libre » avec plusieurs hommes, dont Hans Schmitz, Elberfeld, avec lequel elle s'est également rendue à Leuscheid/Westerwald en 1929 pour « *agiter les ouvriers agricoles* »

. Après la mort de Schmitz dans son appartement à Süchteln (1931), on perd sa trace. Outre son travail dans l'entreprise et au syndicat, Traudchen Caspers était, comme beaucoup d'autres femmes anarcho-syndicalistes de la région, active dans le mouvement socialiste pour la réforme sexuelle. Dès juillet 1924, la « Bourse du travail de Grand Düsseldorf » avait recueilli des signatures contre le §218 et organisé une réunion publique sur le thème « Abolition du §218 » [1].(49) Traudchen Caspers et l'anarcho-syndicaliste de Düsseldorf Johann Gerlach ont été condamnés à des amendes pour une manifestation similaire en 1925, car ils auraient encouragé « l'usage obscène » de contraceptifs en les recommandant et en les « mettant à disposition » au sens de l'article 184. Dans les documents du procès, Traudchen Caspers apparaît sous la désignation officielle masculine habituelle « épouse de Johann Caspers ». (50) Les anarcho-syndicalistes, tout comme les communistes plus tard, ont mené cette lutte à la fois contre l'État et la justice, mais aussi contre la « morale de débauche » des deux confessions chrétiennes. Avec de nombreux critiques prolétariens et bourgeois, ils ont souligné que l'exigence de moralité devait s'appliquer aux conditions de vie et de logement du prolétariat. Ainsi, *il est aujourd'hui courant que le père, la fille, la mère et le fils, la sœur et le frère ou tous ensemble doivent dormir, habiter et vivre dans une même pièce... Il va sans dire que c'est là le meilleur foyer pour établir la « moralité ».*

L'auteur (de Düsseldorf) de ces lignes poursuit dans le « *Syndicaliste* » en affirmant que cela pourrait déjà soulager la crise du logement prolétarien *si les plus moraux parmi les moraux, dont font également partie les serviteurs de l'Église, cédaient leurs pièces superflues.*(51)

La description des conditions de vie du prolétariat n'était pas exagérée. En 1927, une enquête menée par l'Association allemande des organisations de jeunesse (Reichsverband der deutschen Jugendverbände) aboutissait notamment aux conclusions suivantes :

Un jeune sur dix dort dans la même chambre qu'un étranger. Un jeune sur cinq vit dans un logement surpeuplé. Un jeune sur cinq n'a pas de lit à lui. (52)

Un commentaire contemporain, particulièrement préoccupé par la moralité des jeunes filles prolétaires, remarque que si leurs relations avec le sexe opposé sont « souvent libres en apparence, [...] sans aucune pudeur ni réserve », leurs conditions de vie constituent un danger moral particulier pour elles :

Très tôt, les filles sont témoins des rapports sexuels de leurs parents et de leurs frères et sœurs dans l'exiguïté de leur logement.(53)

À ce sujet, une famille anarcho-syndicaliste de Barmen rapporte un incident qui éclaire également les expériences personnelles qui ont conduit le fils – comme beaucoup d'enfants d'anarcho-syndicalistes – à devenir très tôt un libre penseur intransigeant :

Nous vivions autrefois dans un appartement exceptionnellement grand, nous étions six enfants à la maison ! Les vieux avaient une chambre à eux. Mais ils vivaient en « amour libre », ce qui signifiait simplement qu'ils n'avaient pas de certificat de mariage.

Les services sociaux protestants sont venus et voulaient nous mettre, nous les enfants, dans un foyer parce que c'était « immoral ». Nous avons été expulsés de l'appartement et mes parents ont fini par se marier civilement. Après, nous n'avions plus que deux pièces et demie pour nous tous, et on entendait tout quand les vieux faisaient l'amour. Mais personne ne trouvait ça « immoral »...(54) À Elberfeld et Barmen, où il n'y avait apparemment pas d'Union syndicale féminine, les femmes anarcho-syndicalistes étaient particulièrement actives au sein de la GpF. Il convient ici de mentionner tout particulièrement Paula Berger, militante d'extrême gauche à Barmen et anarchiste par la suite.

Ouvrière pendant la guerre (« dans une usine de poudre à canon »)(55) puis femme de ménage, elle était membre du SPD avant la guerre mondiale, en 1918 à l'USPD, peu après à la Ligue spartakiste et au KPD, puis à partir de 1921 au KAPD. Elle entretenait entre autres des relations amicales avec le conseiller municipal communiste Kirschey et avec Hans Schmitz, et devint plus tard membre de la GpF et de l'« Association anarchiste » de Wuppertal « elle ne pouvait pas s'organiser au sein de la FAUD, même si elle l'aurait bien voulu ».(56) Elle joua un rôle actif dans les combats de mars 1920 : avec Mme Kirschey et trois autres ouvrières, elle tint position, armée, contre les troupes d'Ehrhardt dans la « Marmeladefabrik » (usine de confiture) de la Rudolfplatz.(57) Paula Berger était alors mariée et avait une fille. Elle fut également une personne de confiance et un contact important lors des combats et des persécutions de 1923. Elle cacha et hébergea à plusieurs reprises Hans Schmitz, un agitateur de la FAUD en fuite. Dans sa famille, c'était elle qui « avait le dernier mot » (58) « son mari ne lui mettait aucun obstacle, ce qui lui valait d'être raillé par ses camarades masculins qui le traitaient de « faible » ; l'opportunité qui s'était présentée à elle n'avait en revanche pas beaucoup d'importance. Paula Berger mourut en 1932 (59).

Parmi les jeunes anarcho-syndicalistes de la fin des années 1929 à 1936, les filles avaient peu de possibilités de se démarquer. Ce n'est pas un hasard si elles étaient largement minoritaires à Wuppertal, par exemple. Linse souligne que l'ensemble du mouvement de jeunesse était fortement marqué par le « *culte du jeune homme* »(60). Cela était d'autant plus évident que les groupes de jeunes se définissaient comme des groupes de combat déclarés, comme c'était naturel dans la jeunesse ouvrière radicale, en particulier sous l'influence du fascisme naissant.

Le fait que les deux filles du groupe SAJD soient restées « fidèles » jusqu'à ce qu'elles aient elles-mêmes des enfants et partagent le sort de nombreuses autres mères prolétaires, n'ayant pas assez de temps pour s'engager politiquement, trahit à la fois un engagement politique fort et une grande capacité d'adaptation à ce milieu masculin. L'une d'elles reprit ses activités syndicalistes pendant la période nazie : en 1936, elle travailla comme couturière dans une entreprise d'Elberfeld qui fabriquait, ironiquement, des uniformes pour les Jeunesses hitlériennes. À cette époque, son mari était déjà en prison avec les autres syndicalistes de la région Rhin-Berg. Le directeur de l'entreprise (« *c'était un nazi à 150 %, un ami de Rudolf Hess* »)(61) avait l'intention de supprimer la prime de Noël promise aux quelque 25 ouvrières.

« J'avais suffisamment appris sur l'anarchisme et le syndicalisme pour faire face à une telle situation », raconte l'ancienne membre de la SAJD, « et nous avons alors entamé une grève perlée. J'ai dit à tout le monde : « Arrêtez de bavarder et de faire de longues pauses ; nous allons travailler de manière particulièrement correcte, mais trois fois plus lentement. »(67)

La « meneuse » a été convoquée par le patron, qui l'a menacée : « *Madame K., si vous ne vous calmez pas, vous irez rejoindre votre mari.* » Son licenciement sans préavis a échoué grâce à la solidarité des autres couturières « il a été annulé. La grève a été couronnée de succès, ce qui était également unique sous le fascisme : les primes de Noël furent versées.(63)

Il s'agit certes d'un cas isolé, mais les activités des femmes anarcho-syndicalistes doivent être considérées dans leur ensemble comme une somme de « cas isolés », car elles ne sont jamais parvenues à mener une action collective notable. Cela ne diminue en rien l'importance des efforts individuels de ces femmes.

Les hommes et les femmes voyaient également le rôle de Traudchen Caspers de manière très différente. En 1983 encore, une petite divergence d'opinion révélatrice s'est développée sur la question de savoir si cette anarcho-syndicaliste extraordinaire était parvenue à sa position et à ses opinions de son propre chef ou si elle y avait été incitée par des hommes :

Lui : « C'est Hans Schmitz qui a mis Traudchen sur cette voie. » Elle : « Non, elle était déjà comme ça avant ! »

PS:

Notes

- 24) A. Binder
25) Die Schöpfung, année 1 (1921), n° 88 et Der Syndikalist, année 3 (1921), n° 43
26) ibid
27) Der Syndikalist, année 7 (1925), n° 26
28) Der Syndikalist, année 3 (1921), n° 43
29) Die Schöpfung, année 3 (1923), n° 90 et 76 ; à Düsseldorf, une réunion similaire
30) Die Schöpfung, année 1 (1921), n° 95
31) Der Syndikalist, année 3 (1921), n° 43
32) Toutes les citations sont tirées de la même source
33) Wittkop-Rocker, Milly : Was will der syndikalistische Frauenbund (Que veut l'Union syndicale des femmes ?), Berlin 1924
34) Die Schöpfung, année 1 (1921), n° 56
35) Die Schöpfung, année 1 (1921), n° 67
36) Die Schöpfung, année 1 (1921), n° 73

37) Die Schöpfung, année 1 (1921), n° 73
38) Die Schöpfung, année 2 (1922), n° 14
39) Der Syndikalist, année 6 (1924), n° 33
40) Der Syndikalist, année 6 (1924), n° 46
41) Der Syndikalist, année 6 (1924), n° 43
42) Der Syndikalist, année 6 (1924), n° 37
43) Der Syndikalist, année 6 (1924), n° 40
44) Der Syndikalist, année 6 (1924), n° 37
45) Procès-verbal du 15e congrès de la FAUD, Berlin 1925
46) H. Kriischedt, P. Benner
47) H. Schmitz
48) Annales de l'Association allemande des travailleurs du textile, Berlin 1926-1931 ; ici les années 1925-1930
49) Der Syndikalist, année 6 (1924), n° 31 50) Der Syndikalist, année 7 (1925), n° 7
51) Der Syndikalist, année 7 (1925), n° 7
52) Enquête de la Fédération allemande des associations de jeunesse ; cité d'après : Hertha Siemering, Eduard Spranger. Weibliche Jugend in unserer Zeit, Leipzig 1932, p. 18
53) Kunza, Gertrud : Die Umwelt der weiblichen proletarischen Jugend in den Städten, p. 23
54) H.S.
55) P. Benner (fille de P. Berger)
56) idem
57) Lucas, E. : Märzrevolution 1920 (La révolution de mars 1920), vol. 1, p. 157
58) P. Benner
59) Tous les détails d'après les rapports de H. Schmitz, P. Benner, R. Bergmann
60) Linse, Formes de vie des mouvements de jeunesse bourgeois et prolétariens, p. 32
61) H. Krüschedt
62) idem
63) idem ; l'incident est rapporté parallèlement par P. Benner, R. Bergmann et G. Krüschedt.
64) Goldman, Emma : Amour et mariage, dans : Emma Goldman : Les femmes dans la révolution, Berlin 1977, p. 19/20
65) ibid., p. 22
66) ibid., p. 25
67) ibid., p. 26/27

[1] Avec la fondation de l'Empire allemand en 1871, l'interdiction de l'avortement a été incluse dans le code pénal de l'Empire allemand. « Une femme enceinte qui avorte délibérément son fœtus ou le tue dans l'utérus est punie d'une peine d'emprisonnement pouvant aller jusqu'à cinq ans »